

— Mon ami, répondit-il avec une douceur un peu dédaigneuse, il y a six mois, quand Cathelineau eut l'audace de soulever le Bocage contre la République, l'un des premiers, parmi les gentilshommes des environs, j'ai répondu à l'appel de l'insurrection. J'ai été blessé en attaquant Thouars avec Lescure et La Rochejacquelein ; blessé encore en entrant à Saumur et en défendant un pont contre une charge de cuirassiers. Heureusement ces blessures n'avaient rien de grave. Je pus bientôt reprendre ma place dans l'armée royale et catholique, marcher sur Nantes, me précipiter à l'attaque de cette cité vigoureusement défendue par Boysser et Canclaux. Mon fils Raoul était à mes côtés. C'est lui et moi qui, sous une grêle de balles, avons relevé notre généralissime Cathelineau, qui venait de tomber mortellement atteint. Lorsque, après dix-huit heures de combat, les Vendéens commencèrent à se disperser et à regagner l'intérieur du pays, je me tins constamment à l'arrière-garde, et je ne rentrai au château de Morsanges qu'accablé de fatigue et désespéré de l'insuccès d'une tentative de siège qui prouvait notre impuissance à réaliser une grande entreprise. Voilà, mon ami, ce qui me permet de ne point tenir compte de vos paroles irréfléchies. J'ai assez fait, je me suis assez compromis pour avoir le droit de vous dire : Prenez garde ! vous pouvez encore être amnistiés, vous, les simples soldats de la révolte, tandis que pour nous, vos chefs, il est déjà trop tard.

Nous ne voulons pas de l'amnistie des républicains, et nous sommes prêts à partager le sort de nos seigneurs, plus exposés que nous aux vengeances des bleus. Pardonnez-moi, monsieur le comte, d'avoir un instant douté de vous. Oui, vous êtes un des plus braves et des plus dévoués de notre parti. Raison de plus pour que j'insiste auprès de vous. Faites-nous l'honneur de nous mener au feu, et, je vous le jure, nous nous montrerons dignes de notre commandant !

— Allez, mon ami, retournez vers vos camarades, et annoncez-leur qu'ils peuvent compter sur mon fils et sur moi.

Le jeune partisan se retira. Le comte, s'adressant alors à son fils, lui dit :

— Raoul, me suis-je trop engagé en répondant de ton concours ?

— Non, mon père. Partout où il vous plaira de me conduire, je vous suivrai.

— Moi aussi, mon cher oncle, ajouta vivement Blanche ; je veux cette fois vous accompagner, je serai l'un de vos aides de camp.

Et la belle jeune fille se redressa gracieusement dans un élan de courage et de fierté. Le comte la prit dans ses bras et la serra contre son cœur.

— Tu es une charmante enfant, répliqua-t-il. Ta place est parmi celles qui prient et non parmi ceux qui combattent.

— Vive Dieu ! ne peut-on prier et combattre à la fois ? Ah ! je l'avoue, j'ai grande envie d'assister à une bataille. Dans l'armée vendéenne, il y a des femmes, vous ne l'ignorez pas. Pourquoi ne serais-je point l'une d'elles ? J'ai entendu plusieurs fois de près le pétilllement de la mousqueterie et le tonnerre du canon. Eh bien ! la première émotion dissipée, je n'ai plus eu peur. Je m'aguerrirai vite, croyez-moi, et je ferai bientôt un officier tout aussi valeureux que notre intrépide Raoul.

— Y penses-tu, Blanche ? reprit M. de Flavigny. Songez-y donc ! Si une balle te frappait et que je visse couler ton sang, quelle douleur serait la mienne ! quels cruels reproches je m'adresserais !

— Nous vivons dans un temps, mon oncle, où chacun doit faire bon marché de sa vie. Je puis être tuée plus misérablement dans une ville prise d'assaut qu'au milieu d'une mêlée en rase campagne, les armes à la main.

— Sans doute, hélas ! Aussi est-ce un motif, mon cher ange, pour ne pas t'exposer de gaieté de cœur. La comtesse et toi, vous n'êtes déjà que trop en danger ; il est inutile que l'une ou l'autre se mêle à nos luttes acharnées. D'ailleurs, j'ai conçu un projet qui, je l'espère, vous soustraira bientôt, en cas de revers, aux violences des aides de la Terreur.

— Et ce projet quel est-il ? demanda madame de Flavigny avec anxiété.

— Charette est maître du Marais et d'une partie de la Basse-Vendée. Une escadre anglaise croise, dit-on, devant côtes. Dès que nous aurons rejoint la grande armée royaliste, je vous ferai passer en Angleterre, où vous attendrez, à l'abri de toute éventualité funeste, le résultat de notre insurrection.

— Et pendant ce temps-là mon fils et vous courrez seuls les hasards de la guerre civile ?

— Nous n'aurons plus du moins la crainte de vous voir tomber entre les mains de nos ennemis.

— Il faut renoncer à votre projet, monsieur le comte, car Blanche et moi nous ne consentirons jamais à quitter le sol où votre héroïsme peut vous coûter la vie. Je ne suis pas, je l'avoue, une intrépide Vendéenne. Je ne demande pas, comme ma vaillante nièce, à m'élaner au-devant des colonnes républicaines, reprit madame de Flavigny. Vous devez même vous rappeler que j'ai désapprouvé, dès l'origine, la prise d'armes de nos paysans, parce que je pressentais que de grandes calamités allaient fondre sur les campagnes où ils vivaient paisibles et insouciant. Mais puisque le sort en est jeté, puisqu'un duel impitoyable est engagé ici entre deux causes que rien ne peut concilier, puisque vous vous êtes faits, mon fils et vous, les champions déterminés de l'une d'elles, nous resterons près de vous jusqu'au jour du triomphe ou de la défaite, prêtes à partager, quel qu'il soit, le sort que vous réserve l'avenir... N'insistez pas, mon ami, dans l'espoir de changer notre résolution : elle est irrévocable.

— Oui, mon oncle, si vous exigez absolument notre départ pour l'Angleterre, en dépit du profond respect que vous nous inspirez, nous vous désobéirions.

Le comte garda le silence un instant. Il était trop ému pour parler. Quand il se sentit plus calme, il répondit en soupirant :

— Eh bien ! soit, continuez à prendre votre part de nos fatigues et de nos périls. Dieu vous protège en récompense de votre courage et de votre abnégation !

— Alors vous voulez bien, mon oncle, que je devienne un de vos officiers ? demanda Blanche d'un air vaillant et mutin.

— Non pas, chère enfant. Tu ne pourrais me suivre sans te séparer de madame de Flavigny, qui n'a pas tes sentiments d'amazone royaliste, et te séparer d'elle, ce serait la livrer à la solitude en augmentant la vivacité de ses alarmes et la violence de ses tourments.

— En effet, ma Blanche, le comte a raison. Tu ne saurais consentir à me laisser seule, à redoubler mes angoisses par ta témérité.

— Je ne songeais pas à cela, chère. Pardonnez-moi. Je m'engage à ne pas vous quitter... C'est égal, ajouta-t-elle avec une moue souriante qui l'embellissait à ravir, je suis bien sûre que j'aurais fait l'admiration de mon commandant.

Et, en dépit des plus sombres présages, la famille de Flavigny, surexcitée par cette boutade de la jeune fille, eut un accès de franche gaieté. On s'habitue si vite à tout, même aux situations les plus terribles, et le caractère national s'ouvre si facilement aux distractions du cœur et de l'esprit !

— Ma cousine, dit tendrement Raoul quand l'explosion de bonne humeur se fut apaisée, nous sommes fiancés, et il est convenu que nous nous marierons, si Dieu le permet, dès que notre existence sera moins assujettie aux hasards de la guerre. J'ai donc le droit de te dire : Blanche, ma bien-aimée, ne risque pas sans nécessité ma joie dans le présent, mon bonheur dans l'avenir, car, toi morte, je me ferais tuer.

— Après cela, soyez donc une héroïne ! En vérité, si Jeanne d'Arc avait dû épouser son cousin, je doute fort qu'elle eût pourchassé les Anglais et conduit à Reims le gentil roi Charles VII.

— Elle a été la victime de son héroïsme, la pauvre enfant ! C'est justement ce que je redoute pour toi.

— Eh bien ! sois tranquille : je te promets de me blottir dans un trou de souris pour t'épargner le désespoir de me perdre. Suis-je assez gentille, dis ?

— Tu est adorable, et adorée ! répartit Raoul en s'empa-